

Cheesman David, *Landlord Power and Indebtness in Colonial Sind 1865-1901.*

Londres, Curzon press 1997. 265 p., glossaire sélectif, bibliographie, index.

Comme l'écrit l'auteur dans les remerciements (p. x), ce livre est basé sur une thèse de doctorat soutenue à l'université de Londres, mais il ne précise pas que c'était en 1980. Ce qui explique que dans ce laps de temps, une bonne partie du livre a été publiée sous la forme d'articles. Cela dit, on appréciera qu'un ouvrage soit publié sur l'histoire économique du Sind, quand on sait que les Sindis ont joué un rôle important dans le développement des réseaux économiques indiens à l'échelle internationale (1). La période chronologique choisie par l'auteur (1865-1901) n'est pas explicitée. Le premier chapitre (36 p.) est une description de la situation générale du Sind qui met surtout l'accent sur les potentialités économiques de la province.

Un assez long passage est consacré à la mise en valeur des terres, qui connaît un développement important avec l'extension du système d'irrigation. Ce qui permit au Sind d'échapper aux famines successives qui frappèrent la présidence de Bombay et le Rajasthan à la fin du xix^e siècle et par conséquent, de recevoir un flot de réfugiés. Au début du siècle, le Sind avait la réputation de posséder la population la plus bigarrée du sous-continent. Ces réfugiés étaient essentiellement issus de basses castes hindoues (2), et leur migration provoqua une augmentation sensible des Hindous dans la population totale de la province. En 1872, les Hindous représentent 18 % contre 78 % de Musulmans, et en 1911, 24 % contre 75 %.

L'auteur présente l'organisation socio-économique du Sind en s'appuyant sur quatre personnages : le *zamindār*, le *hārī*, le *jāgīrdār* et le *baniyā*. Un chapitre est consacré à chacun. Essentiellement rurale, la société s'organise autour du *waderō*, le « seigneur » auquel les paysans sont liés par un contrat de type féodal. Le *waderō* est la plupart du temps un *zamindār*, un propriétaire terrien. Dans le delta, les paysans sans terre (*hārī*) lui versent les deux tiers de la récolte, alors que ceux de la région de Sukkur, dans le nord, seulement la moitié. Le loyer est versé soit en nature (*batai*), soit en argent (*danai*). Toutefois, la productivité reste liée à l'extension et à l'entretien des canaux. Dans le district de Mirpūr Sakhro, dans le delta, les *hāris* sont si pauvres qu'ils émigrent en masse au début du siècle.

Les *jāgīrdārs* furent considérés par Napier, le conquérant britannique, comme l'aristocratie du Sind. La majorité des *jāgīrdārs* étaient Baloutches.

La situation des *waderos* se détériora dans la deuxième moitié du xix^e siècle. Dans les régions les plus pauvres, ils durent progressivement s'endetter auprès du gouvernement et des usuriers hindous (*baniyās*) pour améliorer l'irrigation. En 1873, un administrateur britannique écrivait : « Il est impossible pour quelqu'un qui possède une propriété

inférieure à 15 acres d'être autre chose que l'esclave d'un usurier » (p. 155). La position des *baniyās* reste cependant ambiguë. Ils sont puissants mais ils doivent s'acquitter d'une taxe chaque fois qu'ils traversent le territoire d'un *waderō*. La menace de la conversion forcée pèse sur eux. À la fin du xix^e siècle, les incidents se multiplient entre Hindous et Musulmans.

Cheesman démontre que, grâce à la *pax britannica*, les classes dirigeantes du Sind ont pu se maintenir. Car si les *baniyās* jouissaient d'un pouvoir économique réel, il reste que le pays appartenait aux *zamindārs* et aux *jāgīrdārs*. En définitive, il semble bien que la principale conséquence de la politique britannique ait été d'augmenter les capacités de production de la région, ce qui en retour provoqua un afflux de réfugiés de l'est et du nord (Pendjab). Ce livre est un utile complément au livre de Hamida Khuhro qui étudiait l'impact de la colonisation britannique dans le domaine administratif et culturel. On attend maintenant un livre qui étudie l'évolution de ces populations si variées.

Michel Boivin
CNRS

(1) Un chercheur français, Claude Markovits, travaille actuellement sur les réseaux sindis dans le cadre du Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du sud (CNRS/EHESS). Parmi les très rares monographies consacrées à l'économie du Sind, on mentionnera un travail original inédit : Gopal Advani, *Étude sur la vie rurale dans le Sind (Inde)*, thèse présentée à la faculté des Lettres à Montpellier, pour obtenir le grade de docteur de l'Université (mention Lettres), le 23 mars 1926.

(2) De nos jours, les Hindous de basses castes sont majoritaires dans le Sind. Ils sont implantés dans l'est de la province, ainsi qu'à Karachi où ils sont cantonnés dans des ghettos.